

Contribuer à la valorisation de la documentation des langues autochtones au Québec : le projet Awikhiganisaskak à l'Université de Sherbrooke

 alternative francophone
pour une francophonie en mode mineur

DOI : <https://doi.org/10.29173/af29517>



Philippe Charland
Philippe.Charland@USherbrooke.ca
Université de Sherbrooke

Patricia Godbout
patricia.godbout@USherbrooke.ca
Université de Sherbrooke

René Lemieux
rene.lemieux@concordia.ca
Université Concordia

Résumé. *Le présent article brosse le portrait du projet Awikhiganisaskak, une collaboration entre la nation abénaquise, une des onze nations autochtones du Québec, et quelques chercheurs associés à l'Université de Sherbrooke. Se voulant une initiative pour la valorisation de la documentation des langues et cultures autochtones, la première phase du projet s'est surtout attardée à la langue abénaquise, une des langues de la famille linguistique algonquienne. Face au déclin rapide des langues autochtones au cours du XXe siècle, l'abénaquis n'y échappant pas, diverses initiatives de préservation ont été tentées par la nation, principalement à travers l'enseignement de la langue. Le projet présenté s'est surtout concentré sur la cueillette et le traitement de la documentation écrite et orale en lien avec la langue. Deux exemples du travail effectué par le projet Awikhiganisaskak sont abordés dans l'article : dans un premier temps, l'étude de la traduction en français-abénaquis d'un ouvrage anglais-abénaquis intitulé *New Familiar Abenakis and English Dialogues*, de Joseph Laurent (1884) et la création d'un enregistrement sonore de l'ouvrage lu par*

des locuteurs de la langue; dans un deuxième temps, l'étude de la transcription, traduction en anglais et enregistrement oral du dictionnaire français-abénakis de Joseph Aubéry (1715) par Étienne (Stephen) Laurent, fils de Joseph Laurent. Enfin, un des intérêts de recherche du projet porte sur la traduction depuis et vers des langues autochtones et tente de documenter les multiples facettes du phénomène.

Mots clés : *abénakis; langue autochtone; traduction autochtone; archives; projet Awikighanisaskak*

Abstract. *This article describes the Awikighanisaskak project, a collaboration between the Abenaki nation, one of the eleven Aboriginal nations of Quebec, and a number of researchers associated with the Université de Sherbrooke. Intended as an initiative to enhance the documentation of Aboriginal languages and cultures, the first phase of the project focused on the Abenaki language, a member of the Algonquian linguistic family. Faced with the rapid decline of native languages over the course of the 20th century, Abenaki being no exception, various preservation initiatives have been attempted by the nation, mainly through the teaching of the language. The project presented here focuses on the collection and processing of written and oral documentation related to the language. Two examples of the work carried out by the Awikighanisaskak project are discussed in the article: firstly, the study of the translation into French-Abenaki of an English-Abenaki work entitled *New Familiar Abenakis and English Dialogues*, by Joseph Laurent (1884) and the creation of an audio recording of the work read by speakers of the language; secondly, the study of the transcription, translation into English and oral recording of Joseph Aubéry's French-Abenaki dictionary (1715) by Étienne (Stephen) Laurent, son of Joseph Laurent. Finally, one of the project's research interests focuses on translation from and into native languages, and attempts to document the many facets of the phenomenon.*

Keywords: *Abenakis; indigenous language; indigenous translation; archives; Awikighanisaskak project*

Le présent article vise à brosser le portrait des efforts actuels d'un petit nombre de chercheurs autour du projet Awikighanisaskak, un projet visant la valorisation de la documentation des langues et cultures autochtones, avec un accent mis sur la langue abénakise, et des personnes impliquées dans la revitalisation de la langue abénakise au sein des communautés abénakises d'Odanak¹ et de W8linak². Comme nous le présenterons, la langue abénakise (appelée « *aln8ba8dwaw8gan* » en abénakis, c'est-à-dire littéralement « la manière de parler de l'être humain, *aln8ba* ») est en très grand danger. En raison de l'absence de locuteurs L1 (des personnes dont l'abénakis est la langue maternelle), c'est-à-dire des locuteurs en mesure d'apporter une aide concrète pour la revitalisation, les efforts de revitalisation ont dû être adaptés à la situation de la langue. Ainsi, les efforts se sont concentrés sur la documentation de cette langue qui, toutes proportions gardées pour une langue menacée, est relativement grande (Charland). C'est aussi là que réside le paradoxe des langues autochtones menacées au Québec et au Canada plus généralement : celles qui ont été affectées depuis le

¹ Odanak signifie « Au village ». Celui-ci est situé sur la rive sud du lac Saint-Pierre, à l'est de Sorel, sur la rivière Saint-François au Québec.

² Ce village est situé près de Bécancour, sur la rive sud de Trois-Rivières, au Québec. La graphie officialisée par la Commission de toponymie du Québec s'écrit « *Wôlinak* ». Toutefois, la forme modernisée s'écrit « *W8linak* », qui signifie « à la baie » ; c'est la graphie que nous avons choisie.

plus longtemps par la colonisation européenne, donc qui sont souvent dans une situation plus vulnérable, sont aussi celles pour lesquelles nous possédons le plus de documentation.

Cette documentation est composée en partie de manuscrits composés par des religieux, notamment du temps de la Nouvelle-France, et d'enregistrements amateurs faits par des chercheurs avec la dernière génération de locuteurs L1, des années 1950 aux années 1990. Contrairement à d'autres langues autochtones, l'abénakis compte aussi un nombre substantiel d'ouvrages publiés dans cette langue, de surcroît par des auteurs abénakis. Cette documentation éparse n'a jamais fait l'objet d'une recension systématique et demeure relativement peu connue, même chez les Abénakis eux-mêmes. Le projet Awikhiganisaskak, en partenariat avec le Conseil des Abénakis d'Odanak, a notamment pour objectif de réfléchir au processus de travail d'archivage du matériel audio et manuscrit sur la langue abénakise. La visée du projet est de développer une expertise concernant les méthodes efficaces de collecte, de transfert et de transmission de documents sur une langue autochtone, afin d'en faire bénéficier potentiellement d'autres communautés autochtones en ce qui a trait à leur langue ancestrale. Plus concrètement, une des visées du projet est de parvenir à assembler du matériel en langue abénakise afin d'en faire bénéficier les apprenants de la langue et, ultimement, servir à l'élaboration de matériel pédagogique.

Le projet Awikhiganisaskak s'inscrit, au départ, dans une volonté émanant directement des Abénakis eux-mêmes à travers les communautés de Wôlinak, d'Odanak et du conseil tribal W8banaki (anciennement le Grand Conseil de la nation Waban-Aki). Depuis plusieurs années et à la suite des appels à l'action de la Commission Vérité et Réconciliation (2015) par rapport au volet langue et culture (actions 13 à 17), ces différents paliers de gouvernement ont mis en place des initiatives visant à la promotion de la langue abénakise, mais aussi de la culture, que ce soit à travers des cours de langue ou d'artisanat, par exemple. Toutefois, l'objectif de ces institutions n'est pas axé sur la recherche directement, pas plus que sur la conservation et l'administration d'archives à proprement dit. À ce chapitre, le Musée des Abénakis, fondé dans les années 1960, est détenteur d'une grande collection pouvant servir à des fins de recherche, mais sa position muséale n'a jamais permis de pousser des initiatives de recherche autrement que comme soutien à des projets existants. C'est pour ces raisons que les Abénakis ont entrepris, il y a quelques années, le projet de construction d'un centre d'archives, indépendant du musée, pour la nation abénakise. Dans ce cas, cette initiative découle des actions 67 à 70 du rapport de la Commission Vérité et Réconciliation portant sur la question des musées et des archives. En raison de la pandémie et des coûts de construction prohibitifs, le projet de centre d'archives a été mis en veilleuse et les éléments les plus pressants ont été réaffectés à d'autres entités au sein de W8banaki.

Face à cette réorientation et à la mise en veilleuse du centre d'archives, les différents paliers de gouvernement abénakis se sont tournés vers un partenariat avec l'Université de Sherbrooke à travers le projet Awikhiganisaskak. Afin d'y parvenir, une demande de subvention a été faite par les Abénakis auprès de Patrimoine canadien, dans le volet Initiative pour les langues autochtones. C'est ce qui a permis aux Abénakis de s'adjoindre les services du projet Awikhiganisaskak comme partenaire dans le projet. D'une durée initiale de deux ans (2021-2023), la subvention a obtenu un prolongement d'un an en raison des délais engendrés par la pandémie et s'est finalement terminée en 2024. Puisque le projet est, au départ, une initiative visant à mettre en branle un processus de récupération et de traitement du matériel concernant la langue abénakise, la fin de la subvention ne signifie pas la fin du projet. En effet, le matériel amassé, pour le moment, est encore trop volumineux pour être entièrement traité.

En ce qui a trait au partenariat en tant que tel, il faut se remettre dans le contexte où l'absence d'entité en mesure d'effectuer le travail (un centre d'archives abénakis) a forcé ceux-ci à se tourner vers une entité externe pour faire le travail. C'est dans ce contexte que le partenariat avec l'Université de Sherbrooke est né. Il est important de mentionner qu'au sein même des collaborateurs du projet, plusieurs membres de la communauté abénakise, notamment Pascale O'Bomsawin (Justice Canada) et Suzie O'Bomsawin (Conseil des Abénakis d'Odanak), ont pris une part active dans le projet, que ce soit à travers les réunions de travail ou certaines productions du groupe.

Lors de la mise sur pied de la collaboration entre les Abénakis et l'Université de Sherbrooke, un protocole d'entente, suivant les normes de la recherche en milieu universitaire, a été mis en place. Selon ce protocole, il a toujours été clair que les données recueillies étaient sous le contrôle des Abénakis. Les partenariats établis avec les différentes instances muséales ont été faits soit par les Abénakis eux-mêmes, à travers *W8banaki* entre autres, ou au nom des Abénakis. Puisque l'objectif initial a toujours été la collecte et le traitement de documents portant sur la langue abénakise, un comité éthique a été mis en place par les Abénakis afin de contrôler la base de données produite. La forme achevée de cette base de données a été remise à la fois à Patrimoine canadien et aux Abénakis. Ces derniers, selon ce qui est prévu dans leur entente avec Patrimoine canadien et en respect avec leurs normes et pratiques de recherche, sont donc responsables de la gestion et de la diffusion des données, qui seront accessibles aux chercheurs et aux Abénakis qui en auront émis la demande au comité de recherche.

De manière générale, le partenariat avec les Abénakis s'est déroulé de multiples manières. Tout d'abord, un premier inventaire des ressources connues par les Abénakis a été établi. Ensuite, des appels à la communauté ont été lancés à travers les médias sociaux et le journal communautaire *W8banaki pilaskw*, afin de trouver du matériel détenu par des membres. Cet appel a permis d'acquérir du matériel inédit tout en permettant à ces gens d'avoir accès à un format numérisé (remis sur une clé USB) de leur matériel se trouvant sur différents supports (cassettes, vidéos, manuscrits, etc.). Comme spécifié dans le protocole de recherche, ces personnes détiennent les droits de propriété intellectuelle sur ce matériel, lequel ne peut pas être utilisé autrement que selon leur volonté. Rappelons que, par exemple pour les enregistrements, les voix que l'on entend sont souvent celles des membres de leur famille.

Agissant en quelque sorte comme sous-traitants, les membres du groupe de chercheurs travaillent selon les besoins exprimés par les instances dirigeantes, partie prenante du financement obtenu. Aucune diffusion du matériel obtenu par l'intermédiaire des membres de la communauté ou celui prêté aux membres de la communauté par des institutions ne peut se faire sans l'autorisation expresse de la communauté. De même, tout le matériel amassé provenant des institutions muséales non autochtones participantes est soumis aux mêmes restrictions qu'elles se sont souvent données à elles-mêmes. À cet effet, les politiques muséales de différentes institutions vont vers le transfert permanent de leurs ressources vers des institutions autochtones ou, le cas échéant, le transfert de copies (sans aucuns frais) en attendant que celles-ci soient en mesure de les accueillir. En bref, le projet *Awikhiganisaskak* est la courroie de transmission entre les institutions muséales et les Abénakis afin de créer, en fin de compte, une base de données pouvant permettre d'avoir accès, en un seul endroit, à toute la documentation en lien avec la langue abénakise.

Avant de présenter le projet, et dans un esprit d'autoréflexivité, nous reconnaissons notre perspective de personnes allochtones, de culture québécoise, de générations différentes et avec des parcours académiques assez diversifiés (études littéraires, géographie, sciences sociales, etc.). Nous nous sommes retrouvés avec un intérêt commun pour la revitalisation des langues autochtones en général, et l'apprentissage et

l'enseignement de l'abénakis en particulier. Philippe Charland a appris l'abénakis avec la dernière enseignante abénakise d'Odanak, Monique Nolett-Ille, et l'enseigne aujourd'hui, notamment à l'Institution Kiuna, à l'Université de Sherbrooke, à l'Université Bishop's et à l'Université de Montréal. Patricia Godbout, professeure à la retraite de l'Université de Sherbrooke, et René Lemieux, aujourd'hui professeur à l'Université Concordia, autrefois professeur à l'Université de Sherbrooke, possèdent tous deux le titre de professeurs associés à l'Université de Sherbrooke, et ont tous deux contribué à créer un cours d'abénakis à l'Université de Sherbrooke, le premier cours d'abénakis dans une université au Québec. Les trois chercheurs publient et participent à différents projets relatifs aux littératures, langues et cultures autochtones depuis plusieurs années. Bien entendu, notre recherche, bien que faite dans un souci de collaboration avec les communautés autochtones, peut être biaisée et ne peut pas remplacer la voix des Autochtones. Dans les lignes qui suivront, nous expliquerons notre participation à la revitalisation des langues autochtones au Québec, en présentant d'abord le projet lui-même dont l'objectif initial est l'établissement d'un centre de documentation des langues et cultures autochtones dans la région de l'Estrie au Québec. Nous aborderons ensuite quelques initiatives de notre groupe de chercheurs, dont des travaux récents sur des archives sonores de l'abénakis. Toutefois, en premier lieu, il nous semble nécessaire d'expliquer en quelques lignes la situation de la langue abénakise, la langue ancestrale du territoire où se trouve l'Université de Sherbrooke. Cette présentation sera suivie de quelques éléments de l'histoire des dictionnaires, de l'époque de la Nouvelle-France à aujourd'hui, une histoire qui est, pour nous, à la fois l'objet de notre recherche, mais qui représente aussi la filiation intellectuelle dans laquelle nous devons nous situer tout en dialoguant avec elle.

SITUATION GÉNÉRALE DES LANGUES AUTOCHTONES AU CANADA ET CELLE DE L'ABÉNAKIS EN PARTICULIER

Selon Statistique Canada (2017), il y aurait plus de 70 langues autochtones encore parlées aujourd'hui au pays, réparties en 12 familles linguistiques (Statistique Canada). Certaines langues sont parlées par plus de 50 000 personnes alors que d'autres ont moins de dix locuteurs connus. Si on s'intéresse aux langues autochtones au Canada, on peut souvent lire que seules trois langues autochtones sont susceptibles de survivre : l'inuktitut, le cri ou *nēhiyawēwin*³, et l'ojibway ou l'anishnabemowin (voir, par exemple, Langlois et Turner). C'est une projection plutôt misérabiliste, propre à alimenter la recherche du « dernier locuteur » dont la presse est friande. La réflexion actuelle sur la revitalisation des langues tend à abandonner cette idée de seuil de survivance ou de degré de viabilité pour examiner plutôt de manière objective la situation d'une langue donnée. Ainsi, l'idéal recherché du statut de la langue n'est pas forcément, pour une communauté autochtone, de voir celle-ci être dans une situation comparable à celle du français au Québec ou en France, par exemple. Il faut très souvent essayer de comprendre ce que veut la communauté en question, ce qu'elle désire par rapport à sa langue ancestrale et ce qu'elle veut faire avec elle.

L'abénakis fait partie de la famille des langues algonquiennes, la plus grande famille de langues autochtones en Amérique du Nord, de la Californie à la Nouvelle-Écosse ; c'est l'une des trois familles linguistiques présentes au Québec avec les langues inuites et les langues iroquoiennes. Dans la famille des langues algonquiennes parlées au Québec, on compte huit langues. Nous en donnons d'abord les noms les plus courants en français et, entre parenthèses, les endonymes dans les langues et les anciens noms

³ Il s'agit d'une orthographe possible d'un des dialectes de cette langue. Au Québec, on retrouve notamment « *iyyiyuu-ayimuun* ».

lorsqu'il est pertinent de les mentionner : le cri (iiyuu-ayimuun), l'innu (ou innu-aimun, autrefois le montagnais), le naskapi (ᐃᑦᐅ ᐃᑦᐅᐅᐅ / iyuw iyimuun) et l'atikamekw (atikamekw nehiromowin) pour les langues plus nordiques et qui ont des caractéristiques communes, et, au sud, l'anicipape (parfois orthographié anicipapemo8in, aussi appelé algonquin), le malécite-passamaquoddy (skicinuwatuwewakon, parfois appelé wolastoqey latuwewakon), le mi'gmaw (mi'kmawi'simk, souvent orthographié micmac) et l'abénakis (aln8ba8dwaw8gan). Comme la plupart des langues autochtones au Canada, les langues algonquiennes sont polysynthétiques, moins peut-être que l'inuktitut ou les langues iroquoiennes, mais on y retrouve quand même un assez haut degré de synthèse de morphèmes (les noms communs peuvent s'intégrer à un radical verbal pour former l'équivalent d'une phrase pour une langue flexionnelle comme le français) (Maurais).

La langue abénakise est dans un état de vulnérabilité extrême. Selon l'échelle EGIDS (Expanded Graded Intergenerational Disruption Scale) (Lewis et Simons), développée à partir de celle de Joshua Fishman (1991), l'abénakis se situe presque tout en bas, au niveau 9. Il n'y a pour ainsi dire plus de locuteurs L1 (des personnes dont l'abénakis est la langue maternelle). Les locuteurs actuels sont tous, à divers degrés, apprenants de la langue. La langue ne se situe donc ni au niveau 8 (« moribund/nearly extinct ») où des locuteurs L1 sont encore vivants ni au niveau 10 où la langue ne représente pratiquement plus rien pour personne (10a et 10b). Ce que signifie le niveau 9, pour les Abénakis, c'est que la langue demeure un élément identitaire important et qu'ils utilisent encore des formules symboliques pour affirmer leur identité. En réalité, le niveau 9 devrait comporter, selon nous, un sous-niveau « a » et un sous-niveau « b », comme pour le niveau 8, car même s'il n'y a plus de locuteurs L1 d'abénakis, il y a un nombre non négligeable de locuteurs L2 (dont la langue n'est pas la première langue apprise), et – ce qui doit être pris en considération – la langue est aussi enseignée au niveau communautaire, collégial et universitaire (en ce moment à l'Université de Sherbrooke, à l'Université Bishop's, à l'Université de Montréal et à l'Institution Kiuna). La désignation « *extinct* » selon l'échelle proposée par l'UNESCO n'est donc pas adaptée à la situation (Brenzinger et al.). Selon l'échelle EGIDS, on qualifierait la langue de « dormante ».

LA NATION ABÉNAKISE

La nation abénakise, qui compte près de 3000 membres actuellement, est établie dans le W8banaki⁴ depuis des millénaires. Ce territoire, localisé dans le nord-est de l'Amérique du Nord, est de nos jours réparti sur deux pays (au Canada, dans la province de Québec ; aux États-Unis, dans les États du Vermont, du New Hampshire et du Maine). Aujourd'hui, seules les deux réserves d'Odanak et de W8linak subsistent en tant que territoires officiels de la nation.

Au milieu du XIX^e siècle, l'ensemble des Abénakis, que ce soit à Odanak ou à W8linak, parlaient l'abénakis, en plus de maîtriser le français et souvent l'anglais pour un bon nombre d'entre eux. Mais à partir de cette époque, la trajectoire de la langue abénakise a commencé à changer, à tel point que vers 1920, il ne restait plus à W8linak que deux individus maîtrisant la langue abénakise, tout le monde étant passé au français⁵. Cette situation s'explique probablement par la faible population du lieu (moins d'une vingtaine d'habitants au village) et la présence croissante de la langue dominante, le français, dans les

⁴ Littéralement « la terre où ça blanchit », ce qui fait référence au lever du soleil à l'Est. C'est ainsi que les Abénakis nomment leur territoire de nos jours. En abénakis contemporain, le « 8 » se prononce comme un son entre le « an » et « on » en français.

⁵ Le dernier locuteur connu à W8linak, François Nepton, est décédé en 1929, sans laisser de descendance connue.

affaires courantes. Du côté d'Odanak, un village comptant quelques centaines d'individus, les choses se sont passées un peu différemment. Il y a cent ans, toute la population parlait abénakis, mais aussi français et anglais. Le déclin de la langue est survenu un peu plus tard, au cours du XX^e siècle. En 1932, Irving Hallowell, un professeur d'anthropologie à l'Université de Pennsylvanie, déclarait dans la préface du livre d'Henry-Lorne Masta :

While the language which Mr. Masta expounds is still spoken by many of the Indians of his tribe to-day, French is even more widely used and English is likewise spoken by a large number of individuals. It is inevitable that in another generation there will be still fewer speakers of the St-Francis Abenaki language so that this little book, as time goes on, will embody the crystallization of this native American tongue by one whose generation marks the passing of the period when it still retained a great deal of its aboriginal vigor.
(12)

Différents facteurs sont impliqués dans ce déclin de l'usage et de la connaissance de la langue abénakise : l'exode économique aux États-Unis, les changements au niveau de l'enseignement scolaire (la fin de l'enseignement primaire en abénakis en 1929 et la fondation de l'Académie Saint-Joseph, ce qu'on appelait à l'époque une « école indienne de jour », à Odanak, où l'enseignement se faisait en français et en anglais), les mariages mixtes, etc. Il est à noter que très peu d'Abénakis sont allés au pensionnat (moins d'une dizaine), ce qui n'est pas le cas pour d'autres nations au Québec.

INITIATIVES POUR LA PRÉSERVATION DE LA LANGUE ET L'HISTOIRE DE LA DOCUMENTATION

Si l'état actuel de la langue abénakise est critique, il était déjà alarmant au milieu du XX^e siècle. Dès les années 1960, les Abénakis se sont rendu compte de la baisse du nombre de locuteurs, mais aucune tentative sérieuse n'a été entreprise pour renverser la tendance. Quelques initiatives personnelles, comme des cours de langue abénakise (donnés par Ambroise O'Bomsawin, un Abénakis d'Odanak), ont bien été mises en place à cette époque, mais le sentiment d'urgence ne semble pas avoir été ressenti par tous. L'époque ne s'y prêtait probablement pas, ce qui a accéléré le phénomène de déperdition de la langue par ses locuteurs, phénomène qui s'est accéléré dans les années 1980. Il faudra attendre le début des années 1990 pour que les premiers cours de langue abénakise plus formels soient donnés en continu, cours qui n'ont jamais cessé depuis : Cécile Wawanolett-Salvas (de 1990 à 1996), Monique Nolett-Ille (de 1996 à 2010), Philippe Charland (depuis 2010) et Pascale O'Bomsawin (depuis 2019), ainsi que Mélanie O'Bomsawin (depuis 2023). La gamme de cours s'est depuis étendue à d'autres lieux : en plus d'Odanak, qui compte des cours de différents niveaux (débutant, intermédiaire et avancé), des cours dans la communauté de W8linak ont aussi eu lieu (depuis 2014), de même qu'à l'organisme Montréal Autochtone (la première fois en 2016), à l'Institution Kiuna, le seul collège pour étudiants des Premières Nations au Québec (depuis 2018), à l'Université de Sherbrooke (depuis 2019), à l'Université Bishop's (depuis 2021) et à l'Université de Montréal, qui a eu son premier cours à l'automne 2024. Malgré toutes ces initiatives, il reste beaucoup de travail à faire pour ramener la langue abénakise au premier plan et augmenter le nombre de locuteurs L2. Pour assurer un enseignement de qualité, il importe d'avoir des outils adéquats, ce que les premiers apprenants, les missionnaires de l'époque de la Nouvelle-France, avaient bien compris. C'est d'abord cette documentation, souvent éparse et peu valorisée, qui nous a motivés à entreprendre la création d'un centre pour la réunir.

Dans cette documentation, on doit notamment compter les initiatives des pères jésuites dont les objectifs principaux étaient l'évangélisation des Abénakis. Malgré cela, il n'en reste pas moins que les documents

qu'ils ont produits demeurent de précieux outils pour la connaissance de la langue. Bien que les premiers outils aujourd'hui disponibles sur la langue abénakise aient été composés par des allochtones, on constate dès le XIX^e siècle des initiatives de la part de personnes abénakises scolarisées (hommes et femmes, faut-il le préciser) entreprenant des travaux sur leur propre langue. De ces ouvrages, qui n'ont pas que des visées religieuses, mentionnons, par exemple, l'ouvrage *New Familiar Abenakis and English Dialogues* de Joseph Laurent (1839-1917) qui paraît en 1884 au moment où celui-ci est chef de la communauté d'Odanak. Nous reviendrons sur ces ouvrages plus bas.

Cependant, du point de vue d'une standardisation des outils didactiques pour la langue, un problème demeure : tous ces gens travaillent pour l'essentiel en vase clos, s'inspirant peu des travaux précédents. Par conséquent, un étudiant moderne de la langue sera confronté à une panoplie d'ouvrages s'étalant sur plus de quatre siècles, certains ayant été imprimés, d'autres n'existant que sous forme manuscrite, donc d'accès difficile. À cela, il faut ajouter que chaque auteur a employé sa propre manière de transcrire la langue. De plus, dans plusieurs de ces écrits, se côtoient de l'abénakis et plusieurs variétés historiques de français, du latin, de l'anglais et quelques langues algonquiennes. Face à ce constat et à cause du déclin rapide de la langue, le Conseil des Abénakis d'Odanak a cherché des solutions. Dans la prochaine section, nous expliquerons quelques initiatives à la fois liées à cet enjeu et qui en résultent.

DESCRIPTION DU PROJET AWIKHIGANISASKAK

Le projet Awikhiganisaskak vise à documenter les langues et cultures autochtones du Québec, afin d'en favoriser la préservation et la revitalisation. Dirigé par Patricia Godbout (professeure associée, Université de Sherbrooke) et René Lemieux (ancien professeur adjoint à l'Université de Sherbrooke, aujourd'hui professeur associé à cette dernière université, et professeur adjoint à l'Université Concordia), le projet a reçu au printemps 2020 le soutien financier du Pôle régional d'enseignement supérieur de l'Estrie (PRESE). Philippe Charland, chargé de cours en abénakis à l'Université de Sherbrooke, à l'Université Bishop's et à l'Université de Montréal, de même qu'à l'Institution Kiuna, à Odanak, coordonne le projet depuis ses débuts. Plusieurs collaborateurs ont participé aux discussions et travaux du groupe, mentionnons Claude Gélinas (Université de Sherbrooke), Jean Manore (Université Bishop's), Suzie O'Bomsawin (Conseil des Abénakis d'Odanak), Pascale O'Bomsawin (Justice Canada), Mathieu Poulin-Lamarre (Cégep de Sherbrooke), Andrew Fletcher (Collège Champlain), Sabrina Moisan (Université de Sherbrooke) et Marie-Hélène Jeannotte (Université de Sherbrooke). Finalement, plusieurs étudiants de premier et de deuxième cycles, agissant comme assistants de recherche, ont contribué à la revitalisation de l'abénakis, dont Raphaël Bosco, William Roy, Josiane Tremblay-Ross, David Fortin, Laurent Krissohoidis, Alec O'Reilly, Raphaëlle Dompierre, Christopher Beaunoyer et Daphné Morin⁶.

Le mot « Awikhiganisaskak » est un mot abénakis qui désigne un espace où sont conservés des livres, comme une armoire ou une bibliothèque. Nous avons choisi un mot en langue abénakise avant tout parce que c'est sur le territoire ancestral de cette nation que se trouve l'Université de Sherbrooke, où est basé le projet, mais aussi parce que c'est avec cette nation que nous collaborons. L'objectif initial du projet est d'étudier la faisabilité de l'établissement d'un centre de documentation en langues et cultures autochtones dans la région de l'Estrie, où est située la ville de Sherbrooke. Ce centre aurait pour priorité de travailler activement à la revitalisation de l'abénakis.

⁶ Pour plus d'informations, on peut consulter la page *Facebook* suivante : <https://www.facebook.com/Awikhiganisaskak/>.

Notre étude de faisabilité, arrivée à son terme, s'est faite à travers des rencontres et des ateliers avec des partenaires et des acteurs du réseau de l'enseignement, ainsi que des conférences publiques. Notre travail préliminaire a été et est toujours de comprendre ce qu'est la documentation : qu'est-ce qu'on documente ? et comment le fait-on ? Ces questions sont loin d'être futiles, car documenter les langues et les cultures autochtones demande une réflexion sérieuse sur l'éthique de la documentation (voir notamment Grinevald ; Austin) : pour qui documente-t-on, qui peut avoir accès à ce qui est documenté, qui peut s'en servir, etc. ? Ainsi, notre travail n'est pas tant de documenter la langue (un champ de recherche relevant de la linguistique) que de comprendre, de rassembler et de rendre accessible la documentation existante. En quelque sorte, nous tentons de documenter la documentation, de la revitaliser, de la rendre audible et visible et ainsi la rendre utile pour ceux et celles qui désirent « réveiller » leur langue ancestrale. Au nombre des conférenciers et conférencières que nous avons pu entendre, mentionnons Dagmara Zawadzka⁷, une spécialiste de la documentation des sites d'art rupestre, qui est venue nous parler des particularités de ces sites, qui, une fois documentés et répertoriés, sont souvent l'objet de vandalisme, soit par des touristes insouciantes, soit, plus sérieusement, par des gens qui auraient intérêt à faire avorter des causes judiciaires relatives aux revendications territoriales autochtones où l'art rupestre peut servir d'éléments de preuve documentaire. Ainsi, ce qui est documenté n'est pas toujours du « texte » (au sens de document papier), mais cela renvoie toujours à des enjeux éthiques incontournables dans le champ des études autochtones.

QUELQUES INITIATIVES DU PROJET AWIKHIGANISASKAK

Voici quelques initiatives du projet qui, pour le moment, se concentre surtout sur l'abénakis. Ce travail avec l'abénakis pourra éventuellement s'étendre à l'ensemble des langues du Québec. Une de nos initiatives consiste à faire l'inventaire, le traitement et la transcription d'enregistrements sonores de la langue abénakise. Cela inclut le repérage, le transfert numérique et le traitement d'archives sonores (bobines, cassettes audio, disques compacts). Dès les années 1950, plusieurs enregistrements de locuteurs de la langue ont été faits et conservés, notamment par Gordon M. Day, puis par des Abénakis. D'autres ressources restent à découvrir : nous croyons en effet qu'il existe beaucoup d'autres enregistrements, soit dans les archives de certaines universités américaines de l'État de New York, de la Pennsylvanie ou de la Nouvelle-Angleterre, soit au Musée canadien de l'histoire, ou encore chez des particuliers d'Odanak et de W8linak.

Une autre initiative à laquelle nous collaborons est le projet Nouvelle-France numérique, un projet de recherche basé à l'Université du Québec à Rimouski, sous la direction des historiens Maxime Gohier (UQAR) et Léon Robichaud (Université de Sherbrooke)⁸. Une partie de ce projet consiste en la numérisation et le traitement d'archives de la Nouvelle-France par un logiciel d'intelligence artificielle, appelé Transkribus (Gohier), qui « lit » en quelque sorte l'écriture manuscrite en partie parce que nous l'aidons à la transcrire : plus on aide ce logiciel, mieux est son efficacité à reconnaître l'écriture. Notre contribution se situe au niveau de la transcription de dictionnaires ou lexiques manuscrits créés par les pères jésuites français aux XVII^e et XVIII^e siècles pour leur œuvre d'évangélisation. C'est le cas par

⁷ Dagmara Zawadzka a notamment participé à la construction de l'exposition virtuelle *Des images dans la pierre* du Musée de la civilisation. Cette exposition est disponible en ligne à l'adresse suivante : <https://imagesdanslapierre.mcq.org/>.

⁸ Le projet a aussi été porté par Catherine Broué qui nous a malheureusement quittés le 27 août 2023. On trouvera plus d'informations sur « Nouvelle-France numérique » sur leur site web : <http://nouvellefrancenumerique.info/>

exemple de deux manuscrits intitulés *Racines abénaquises* datant vraisemblablement du début du XVIII^e siècle⁹ dont nous avons pu effectuer une transcription complète. Cette transcription, dont le traitement est encore en cours, a été produite par un stagiaire du projet, Laurent Krissohoïdis, alors étudiant à la maîtrise en art de l'UQAC, et aujourd'hui candidat au doctorat en technologie traditionnelle et en transmission autochtone à l'UQAT.

Dans le cas du traitement des enregistrements ou dans celui de la transcription des manuscrits anciens, notre but est de fournir une documentation accessible à la fois aux communautés autochtones et au grand public (avec l'autorisation de ces dernières), à la fois pour la recherche sur ces langues comme pour leur enseignement. Les enregistrements sonores et les textes anciens peuvent en effet contribuer à créer du matériel didactique. Nous espérons que cette expertise en matière de documentation et de revitalisation pourra servir pour d'autres langues autochtones du Québec.

ARCHIVES SONORES ET TRADUCTIONS DE DICTIONNAIRES COMME OUTILS DE PRÉSERVATION DE LA LANGUE ABÉNAKISE

La traduction de dictionnaires, souvent effectuée par les autochtones eux-mêmes, participe aux efforts de revitalisation de la langue abénaquise qui sont en cours. Dans les prochaines lignes, nous présenterons d'abord une série de six cassettes de 60 minutes auxquelles nous avons eu accès et qui ont été numérisées dans le cadre de notre projet. Celles-ci ont probablement été enregistrées au début de l'année 1990. On y entend les voix des Abénaquis Cécile Wawanolett-Salvas (1908-2006) et Jean-Louis Robert Obomsawin (1925-2015), un religieux de Sainte-Croix, celui-là même qui a traduit en français le contenu anglais de l'ouvrage de Joseph Laurent, *New Familiar Abenakis and English Dialogues*. C'est cette traduction qu'il enregistre sur cassette en compagnie de Cécile Wawanolett-Salvas. Sur la première cassette, le frère Obomsawin affirme, dans ses mots d'introduction, que cette sonorisation du volume de Joseph Laurent est offerte : « À toutes les personnes désireuses d'apprendre la langue abénaquise [...]. Madame Cécile Nolett¹⁰ lira le texte dans sa version originale et Jean-Louis en donnera la traduction. Bonne chance à tous et à toutes, et surtout ne lâchez pas. Suite à ce travail d'équipe, des cours d'initiation à la langue abénaquise seront offerts. Merci. » (Wawanolett et Obomsawin, cassette 1).

À noter que dans la préface du dictionnaire original, Joseph Laurent indiquait que l'objectif principal de son dictionnaire était, entre autres, celui d'aider les Abénaquis à apprendre l'anglais, cette langue étant utile notamment aux membres de la nation qui allaient vendre des paniers en Nouvelle-Angleterre durant l'été : « The primary intention, the chief aim of the Editor in publishing this book, is to aid the young generation of the Abenakis tribe in learning English. » (J. Laurent, *New Familiar Abenakis and English Dialogues* 5) Autre objectif de Joseph Laurent : préserver l'intégrité de la langue abénaquise, qui souffre de la méconnaissance générale des principes structurants de sa grammaire. Joseph Laurent exprimait également dans sa préface le souhait que de nombreux « Blancs » se saisissent de l'occasion qui leur était offerte de se familiariser dans une certaine mesure avec cette langue : « May this little volume which will learn the white man how the Abenakis vocal organs express God's attributes, the names of the various

⁹ Ces manuscrits sont conservés au Musée de la civilisation, à Québec : <<https://collections.mcq.org/objets/319490>> (MS57) et <<https://collections.mcq.org/objets/490329>> (MS57-1).

¹⁰ Il s'agit bien de Cécile Wawanolett-Salvas. Le patronyme « Wawanolett » (aussi orthographié « Wawanoloath ») apparaît parfois sous la forme tronquée de « Nolett », probablement sous l'impulsion des curés qui ont inscrit ce nom dans les registres paroissiaux et qui ont voulu le rapprocher du patronyme français « Nolet ».

objects of the creation: beasts, birds, fishes, trees, fruits, etc., etc., and how extended are the modifications of the Abenakis verb, be welcomed by the white as well as by the red man, and its errors and defects overlooked with indulgence » (J. Laurent, *New Familiar Abenakis and English Dialogues* 6).

Dans la première partie de cet ouvrage de 230 pages de Joseph Laurent publié à Québec par l'éditeur Léger Brousseau¹¹, on trouve un lexique bilingue abénakis-anglais, organisé en diverses sections portant des titres comme « Vocabulary of God's Attributes », « The Seasons », « The Months », « Parts of the Body », « Wearing Apparel », « Farming Implements, Carriages, Harness, &c., &c. », derrière lesquelles se profilent les réalités idéologiques et pratiques de l'heure. Dans la deuxième partie de l'ouvrage de Laurent, portant sur les « éléments de la conversation abénakise », on a d'abord une courte liste de mots de vocabulaire – comme « Miguen : A pen » – suivis de phrases dans lesquels ces mots sont utilisés, par exemple « N'wajônô miguen : I have a pen » (J. Laurent, *New Familiar Abenakis and English Dialogues* 62). Suivent des sections sur les chiffres, les adverbes, les prépositions, des « phrases courantes pour faciliter la conversation », d'autres sections sur les verbes, etc.

Un siècle plus tard, à la fin des années 1980, Cécile Wawanolett-Salvas et Jean-Louis Robert Obomsawin en font la lecture à haute voix sur cassette dans la version francisée qu'a produite ce dernier. Ils s'adonnent tous deux à un travail patient de traduction et de lecture de cet ouvrage. Cette fois, ce n'est plus pour aider les Abénakis à apprendre l'anglais que ce livre est traduit et enregistré, mais plutôt pour conserver des archives sonores d'une langue qui se perd : il s'agit d'enseigner l'abénakis aux Abénakis. Il n'y a alors plus qu'une poignée de locuteurs vieillissants, constat que fait avec désarroi Cécile Wawanolett-Salvas, lorsqu'elle retourne vivre à Odanak en 1987 après avoir résidé la majeure partie de sa vie à Troy, dans l'État de New York. Elle se mettra peu après à donner des cours d'abénakis à Odanak, à partir de mai 1990¹². L'une de ses élèves est Monique Nolett-Ille qui est l'auteure de brochures sur l'abénakis et qui fut elle-même la professeure d'abénakis de Philippe Charland.

Le livre de Joseph Laurent traduit et sonorisé par Cécile Wawanolett-Salvas et Jean-Louis Robert Obomsawin est imparfait et souvent inadapté aux réalités contemporaines, comme en témoignent les exemples de phrases où le voyageur qui arrive à l'hôtel demande qu'un bon feu soit allumé dans sa chambre ou la question concernant le prochain départ en paquebot pour la France. De plus, Joseph Laurent a dû se plier aux exigences de la conjugaison des verbes à l'occidentale en présentant, par exemple, des listes de verbes à l'infinitif, alors que cela ne correspond à rien en abénakis. Les nombreux verbes conjugués à l'imparfait du subjonctif ne conviennent guère plus aux besoins pressants de l'heure. Mais on semble s'être accroché à ce livre comme à une bouée.

Malgré le caractère solennel des mots d'introduction de la première cassette, l'enregistrement de Cécile Wawanolett-Salvas et Jean-Louis Robert Obomsawin se fait dans un esprit amical et détendu, intercalé de remarques sur le déroulement de la séance elle-même. Périodiquement, Jean-Louis demande à Cécile, alors âgée de 80 ans : « Es-tu fatiguée ? ». Elle répond : « Non, non, non ! ». À quelques reprises, à la fin d'une section, Jean-Louis s'exclame : « Ça va bien ! ». Cécile est celle des deux qui maîtrise la langue. Elle signale des erreurs dans la traduction française de Jean-Louis (qui découlent parfois d'une mauvaise

¹¹ Léger Brousseau (1826-1890) était membre du Cercle catholique de Québec, de l'Association des typographes de Québec, et membre honoraire de l'Union Allet des zouaves pontificaux en 1878. C'était avant tout homme d'œuvres auprès des communautés religieuses (Lavoie).

¹² Elle en donne également à Swanton, au Vermont, tel qu'en témoignent deux cassettes de 90 minutes, « Abenakis Lessons », enregistrées au milieu des années 1990.

compréhension de l'anglais par ce dernier)¹³ et apporte des précisions sur l'orthographe ou l'acception de certains mots en abénakis. Ainsi, à propos du diminutif « *sis* » – par exemple « *koa* » (pin), qui devient « *koasis* » (petit pin) (J. Laurent, *New Familiar Abenakis and English Dialogues* 203) –, Cécile ajoute que *koasis* veut aussi dire « petite sœur ». Elle affirme, à propos de sa propre sœur : « Sophie, c'est de même qu'on l'appelait. » Selon nous, cela découle en fait d'un autre mot, « *n8kskwasis*¹⁴ », qui signifie « petite fille », dont la première partie aurait disparu par aphérèse. Mais ce qu'il importe de souligner ici, c'est l'affect de la remarque de Cécile, que cela soit attesté linguistiquement ou pas.

Cécile et Jean-Louis commentent tous deux, à l'occasion, la teneur de certaines phrases dans le livre de Joseph Laurent. Par exemple, cette phrase qui dit : « Mon père a soixante ans : il est déjà très vieux » (J. Laurent, *New Familiar Abenakis and English Dialogues* 99 ; J. Laurent, *Langue abénakise* 78), Jean-Louis, qui a alors 63 ans, s'exclame : « Soixante ans, très vieux ! », et ils rient tous les deux¹⁵. On entend à quelques reprises Jean-Louis dire, à propos d'une correction apportée par Cécile : « Je vais l'écrire parce que je ne m'en rappellerai plus ». Ailleurs, Jean-Louis montre sa connaissance imparfaite des noms d'animaux. Il traduit erronément « *mosbas* » par « loutre » (pourtant bien traduit de l'abénakis, dans Laurent, par « *mink* », p. 36). Cécile lui demande : « C'est pas un vison ça, plutôt ? » Après une petite pause, Jean-Louis, d'un ton solennel, déclame : « Nous faisons une correction : "*mosbas*" veut dire "*vison*" et non "*loutre*". Mille excuses. » Ailleurs, il traduit erronément « *pziko* » par « ours », alors qu'il s'agit d'un bison. On entend Cécile lui chuchoter la bonne traduction, que Jean-Louis s'empresse de répéter.

On constate ainsi que l'enregistrement se transforme en atelier de révision de la traduction, par Jean-Louis, de l'ouvrage de Joseph Laurent. Quelquefois, quand elle apporte une correction, Cécile dit : « Moi je dis... », signe d'une langue vivante chez elle. Les mots de clôture de Jean-Louis sont bien sentis :

Nous avons terminé la sonorisation du volume *Langue abénakise* qui était une traduction du livre de Joseph Laurent. Je remercie beaucoup Cécile Nolett qui est une de nos doyennes, qui est encore verte pour son âge, et nous avons la certitude que nous venons de travailler sur un document historique. Nous avons travaillé ensemble dans l'espérance que les jeunes, et aussi les moins jeunes, sauront profiter du travail qu'on vient de faire. [...] Alors, merci beaucoup, Cécile, au nom des générations actuelles et futures. (Wawanolett et Obomsawin, cassette 6)

Dans une note à sa traduction française du livre de Joseph Laurent, Jean-Louis Robert Obomsawin sent qu'il est de son devoir de participer à ces efforts alors en cours de préservation de l'abénakis :

Des efforts nous seront [...] demandés pour ranimer notre langue dont la douceur charmaient tous ceux qui l'entendaient. Elle n'est pas si lointaine l'époque où la majorité des Abénakis et des Abénakises d'Odanak s'exprimaient dans son dialecte quotidiennement et aisément. Les 40 ans et plus s'en souviennent. Nous portons

¹³ Par exemple, à propos de la phrase « *Kakaswi almi kchiaooit, kakaswi kagapsa* : The older he (she) grows, the deafer he (she) is » (J. Laurent, *New Familiar Abenakis and English Dialogues* 97), que Jean-Louis R. Obomsawin avait traduite par « Plus il grandit, plus il devient sourd » (J. Laurent, *Langue abénakise* 76), Cécile Wawanolett précise que cela signifie aussi vieillir : « Plus il vieillit, plus il devient sourd ». On constate ici une mauvaise compréhension, par le traducteur vers le français, du syntagme « to grow old ».

¹⁴ Voir J. Laurent, *New Familiar Abenakis* 21 : « *Nòkskuasis* : A young little girl » ; J. Laurent, *Langue abénakise* 9 : « *Nòkskuasis* : Une fillette ».

¹⁵ Autre exemple de complicité dans le rire : Après avoir donné le nom des douze mois et leur signification, Jean-Louis dit « Amen », ce qui fait rire Cécile.

donc une responsabilité dont nous ne pouvons pas soupçonner toute l'étendue. (J. Laurent, *Langue abénakise* iv)

Mentionnons un autre enregistrement antérieur à celui de Cécile et de Jean-Louis, et dont ces derniers ne semblent pas avoir eu connaissance. Il s'agit de deux autres cassettes de 60 et 90 minutes, datées de 1974, où l'on peut entendre la lecture d'une francisation d'une partie du même ouvrage de Joseph Laurent. À la différence des enregistrements préalables encore plus anciens effectués à partir des années 1950 par Gordon Day, ce sont ici – comme ce sera le cas pour Cécile et Jean-Louis – deux Abénakis qui s'occupent de l'enregistrement, en l'occurrence Ambroise Obomsawin et Claire Nolett, présentés comme suit par cette dernière au début de la première cassette : « Narrateur et personne-ressource : Ambroise Obomsawin¹⁶, Abénakis d'Odanak, âgé de 88 ans. Producteur et responsable de l'enregistrement : Claire Nolett, Abénakise¹⁷. » Sur l'enregistrement, Ambroise donne le mot en abénakis, dont Claire donne ensuite l'équivalent français. Il y a ici un net souci de leur part – dès le milieu des années 1970 – de préserver le son d'une langue qu'ils ne sont plus qu'une poignée à parler.

TRADUCTION VERS L'ANGLAIS DU *DICTIONNAIRE FRANÇAIS-ABÉNAKIS DU PÈRE AUBÉRY*

Un autre exemple de traduction entreprise par les Abénakis eux-mêmes de livres documentant leur langue est celui de la traduction vers l'anglais, par Étienne Laurent, du *Dictionnaire français-abénakis* du père jésuite Joseph Aubéry (1673-1756), qui fut prêtre pendant près de cinquante ans auprès des Abénakis d'Odanak. Étienne (ou Stephen) Laurent est le fils de Joseph Laurent, le plus jeune de ses 18 enfants. Il est né à Odanak en 1909 et a vécu au New Hampshire à partir des années 1940. Il était trilingue, abénakis-français-anglais. Il a été maître de poste à Intervalle, une petite localité de cet État du nord des États-Unis pendant une trentaine d'années. Il a travaillé pendant des décennies à la traduction vers l'anglais du dictionnaire du père Aubéry (1995). Étienne Laurent a également enregistré sur ruban sa lecture du livre de son père. Les Laurent père et fils se sont appuyés sur des documents manuscrits dans leurs efforts de revalorisation de leur langue, qui dispose, comme nous l'avons vu, d'une abondante documentation écrite à cause de la longue présence colonisatrice et évangélisatrice des missionnaires. Étienne Laurent a entrepris de traduire le dictionnaire français-abénakis du père Aubéry à partir d'une copie du manuscrit original faite à la fin du XIX^e siècle par le père Michael O'Brien et conservé à la Société historique du Maine, à Portland. Il a ensuite procédé à un long travail d'enregistrement sur ruban de sa lecture de tout le dictionnaire, auquel nous avons eu accès sous la forme de 50 disques compacts d'une heure chacun. Étienne Laurent s'est trouvé dans la situation particulière de traduire un ouvrage sur sa langue véhiculant une vision du monde eurocentrique et colonialiste. Il prend néanmoins la parole dans des remarques en début d'ouvrage pour expliquer notamment les différences entre l'abénakis du temps d'Aubéry et celui d'aujourd'hui. Il parle du livre de son père – qu'il désigne comme « my father » dans la version imprimée (s. p.), mais qu'il appelle « my dad » dans la version sonore (É. Laurent, CD 1) – en notant par exemple que ce dernier utilise les termes « animé » et « inanimé » pour désigner deux catégories de mots qu'Aubéry appelle « noble » et « ignoble ».

¹⁶ Né à Odanak le 27 janvier 1886, Ambroise Obomsawin est décédé le 12 août 1980 à Nicolet. Il a écrit son autobiographie en langue abénakise. Il a composé les paroles et la musique de plusieurs chansons, et jouait de l'orgue à l'église.

¹⁷ Claire Nolett (1919-1980) est la fille de Charles Wawanolett et de Marie-Louise de Gonzague. En 1974, au moment de l'enregistrement, elle a 55 ans.

Mais il n'y a pas que le français dans le dictionnaire d'Aubéry qui doit être « traduit ». La langue abénakise et sa graphie ont elles aussi changé en trois siècles. Ainsi, les mots abénakis tels que consignés par Aubéry avec les lettres et autres signes diacritiques dont il disposait à l'époque doivent eux aussi en quelque sorte être « traduits » oralement, c'est-à-dire notamment prononcés comme on les prononce aujourd'hui, ce qu'Étienne Laurent fait dans ses enregistrements. Il ajoute en outre des notes à un grand nombre de termes dans le dictionnaire lui-même. Son approche « étymologique », comme il l'appelle, est basée sur le repérage des racines des mots, approche qui semble avoir été privilégiée par plusieurs auteurs ou copistes d'ouvrages manuscrits datant de l'époque de la Nouvelle-France, comme c'est le cas des manuscrits *Racines abénaquises* dont il a été question plus haut.

La richesse des enregistrements de Stephen Laurent tient au fait qu'il fournit de vive voix d'autres explications, comme on peut l'entendre dans le court extrait suivant, où il parle de mots très courts en anglais auxquels correspondent des mots beaucoup plus longs en abénakis. Et il donne deux exemples :

The word for clock is *papisookuasik*, and that is broken down as: « pa » means the object of, the object that we're talking about, and « pisoo » comes from « pisoak » which means futile, for nothing, and « kua » means to make a noise, or to shout, and « sik » is the ending that goes with an object. So « papisookuasik » means « a clock », but it really means « the thing that makes noise for nothing » because the Indians could not figure out what good it did to have that instrument make that noise for ever and ever. (É. Laurent, CD 1)

Traduire un dictionnaire. Lire à voix haute un dictionnaire, de la première page à la dernière. Encore et encore. Ce travail patient, dévoué, respectueux, mérite une attention soutenue, de la part notamment des traductologues. Il importe ainsi de mettre en lumière le rôle non négligeable joué par la traduction dans ce travail accompli par de nombreux Abénakis au fil du temps pour consigner leur langue par écrit et sur ruban, dans un effort de valorisation et de préservation.

Pour toutes les langues autochtones du Québec, il reste d'innombrables sources écrites et audio de ce type à retrouver, à transférer sur des supports technologiques contemporains, à transcrire et à étudier, comme partie intégrante de l'histoire de la traduction sur le territoire qu'on appelle aujourd'hui le Canada.

EN GUISE DE CONCLUSION : DOCUMENTER CE QUI A LIEU, MAINTENANT

Nos intérêts de recherche se portent également sur la traduction des langues autochtones qui a lieu actuellement. Historiquement, la traduction s'est fait surtout des langues autochtones vers les langues coloniales, ce qui se poursuit aujourd'hui dans une perspective qu'on pourrait qualifier d'« extractiviste », c'est-à-dire d'exploitation des ressources – naturelles, évidemment, mais aussi linguistiques et symboliques, etc. – de ces peuples. Ces textes sont souvent utilisés dans un cadre littéraire (traduction de la littérature autochtone) ou anthropologique (traduction de légendes, mythes, contes, tradition orale, etc.).

L'autre type de traduction, plus récente pour une bonne part, est la traduction des langues coloniales vers les langues autochtones. Il est question surtout, dans ce cas, de textes administratifs ou économiques, en somme de traduction pragmatique. Le déséquilibre est facilement observable : on traduit plutôt rarement, par exemple, le droit traditionnel autochtone, bien que cela se fasse, et on traduit encore moins Proust ou Balzac en abénakis ou en atikamekw. À cet égard, la Bible est dans une catégorie à part, car ce document

perpétuellement traduit et retraduit se présente historiquement comme un outil d'évangélisation et donc, concomitamment, comme un outil d'administration du territoire.

Un intérêt de recherche particulier consiste à documenter la traduction qui est faite actuellement à partir des langues autochtones et vers celles-ci. Il s'agit d'abord d'archiver certains documents, comme ce fut le cas dernièrement pour des affiches du gouvernement du Québec, par exemple, au sujet des gestes barrières en temps de pandémie de COVID-19¹⁸.

Dans ces situations de traduction des langues coloniales vers les langues autochtones, ces dernières sont ainsi toujours les réceptacles des concepts occidentaux, et dans le cas canadien, cette transmission est complexifiée par le bilinguisme officiel, lui aussi source de rapport de force entre les langues allochtones. Cette situation de domination multiple, entre langues coloniales, et de ces dernières sur les langues autochtones, est une source de questionnement pour nous et nous comptons continuer à explorer les enjeux relatifs à l'aménagement linguistique au Québec¹⁹.

À l'exception notable de la situation aux Territoires du Nord-Ouest et de celle du Nunavut, la quasi-totalité des traducteurs en langues autochtones ne sont pas des traducteurs professionnels : ils n'ont pas de formation en traduction : comment en sont-ils arrivés à traduire ? D'un point de vue traductologique, il s'avère intéressant de se pencher sur les agents de ces traductions : qui les fait, avec quels outils, quelles sont leurs difficultés, comment arrivent-ils à surmonter les obstacles, combien sont-ils payés, quelles sont leurs conditions de travail, sur qui peuvent-ils compter pour résoudre un problème, etc. ?

Ainsi, même si le projet Awikhiganisaskak a d'abord été conçu en vue de créer un centre de documentation sur les langues et cultures autochtones en s'appuyant sur les ressources du passé, en s'assurant de la transmission de documents en langues autochtones, cet objectif peut et doit se conjuguer, selon nous, avec une autre perspective qui n'est pas tant axée sur la langue que sur les locuteurs actuels, le tournant éthique préconisé par Colette Grinevald. C'est ici que la traduction prend toute son importance, car les agents de cette activité traductionnelle contemporaine doivent bien souvent forger des mots pour décrire la réalité courante : ils contribuent ainsi, eux aussi, à maintenir et à revitaliser leur langue.

¹⁸ Un bon travail de recherche se fait actuellement avec le projet de recherche « No one is safe until everyone is safe: Multilingual crisis communication during COVID-19 in Canada » de María Sierra Córdoba Serrano et Carmen Sicilia (Université McGill). Córdoba Serrano est venue nous présenter les premiers résultats de cette recherche le 15 mars 2022 à l'Université de Sherbrooke.

¹⁹ L'Observatoire de la traduction autochtone (Université Concordia), dirigé par René Lemieux, vise à faire une veille de ce genre de phénomènes afin de mieux comprendre les dynamiques contemporaines de la traduction en langues autochtones.

BIBLIOGRAPHIE

- Aubéry, Joseph. *Father Aubery's French Abenaki Dictionary*. Traduit par Stephen Laurent, Chisholm Brothers, 1995.
- Austin, Peter K. « Communities, ethics and rights in language documentation. » *Language Documentation and Description*, vol. 7, 2010, pp. 34-54.
- Brenzinger, Matthias, et al. « Language Vitality and Endangerment. Document submitted to the International Expert Meeting on UNESCO Programme Safeguarding of Endangered Languages Paris. » 10-12 March 2003. *UNESCO Ad Hoc Expert Group on Endangered Languages*, 2003, <https://ich.unesco.org/doc/src/00120-EN.pdf>.
- Charland, Philippe. « Définition et reconstitution de l'espace territorial du nord-est américain : la reconstruction de la carte du W8banaki par la toponymie abénakise au Québec. Aln8baïwi Kdakina—notre monde à la manière abénakise. » Thèse de doctorat en géographie, McGill University, 2005, <https://escholarship.mcgill.ca/downloads/j38607481>.
- Commission de vérité et réconciliation du Canada, « Appels à l'action. », 2012.
- Fishman, Joshua A. *Reversing language shift: Theoretical and empirical foundations of assistance to threatened languages*. Multilingual Matters, 1991.
- Gohier, Maxime. « Nouvelle-France Numérique: Collaboration and Partnership Arising from AI ». *READ-COOP*, s.d., <https://readcoop.eu/success-stories/nouvelle-france-numerique-collaboration-and-partnership-arising-from-ai/>.
- Grinevald, Colette. « Speakers and documentation of endangered languages. » *Language Documentation and Description*, vol. 1, 2003, pp. 51-72.
- Langlois, Stéphanie, et Annie Turner. « Les langues autochtones et certains facteurs de vitalité en 2011. » 89-655-X, *Statistique Canada*, 2015, <https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/89-655-x/89-655-x2014001-fra.htm>.
- Laurent, Étienne. *Enregistrement de la traduction du Dictionnaire français-abénakis du père Aubéry*. 50 CD, s.d.
- Laurent, Joseph. *Langue abénakise*. Traduit par Jean-Louis R. Obomsawin, 1988.
- Laurent, Joseph. *New Familiar Abenakis and English Dialogues*. Léger Brousseau, 1884.
- Lavoie, Elzéar. « Brousseau, Léger. » *Dictionnaire biographique du Canada, vol. Volume XI (1881-1890)*, Presses de l'Université Laval/Toronto University Press, 1982, http://www.biographi.ca/fr/bio/brousseau_leger_11F.html.
- Lewis, M. Paul, et Gary F. Simons. « Assessing Endangerment: Expanding Fishman's GIDS. » *Revue Roumaine de Linguistique*, vol. 55, no. 2, 2010, pp. 103-120.

Masta, Henry Lorne. *Abenaki Indian Legends, Grammar and Place Names*. La Voix des Bois-Francs, 1932.

Maurais, Jacques. *Les langues autochtones du Québec*. Les Publications du Québec, 1992, [http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publication-html/?tx_iggecpplus_pi4\[file\]=publications/pub133/b133ch1.html](http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publication-html/?tx_iggecpplus_pi4[file]=publications/pub133/b133ch1.html).

Obomsawin, Ambroise, et Claire Nolett. *Enregistrement de la traduction du New Familiar Abenakis and English Dialogues de Joseph Laurent*. 2 cassettes, 1974.

Statistique Canada. « Les langues autochtones des Premières Nations, des Métis et des Inuits : recensement de la population, 2016. » *Statistique Canada*, 2017, http://publications.gc.ca/collections/collection_2018/statcan/98-200-x/98-200-x2016022-fra.pdf.

Wawanolett, Cécile, et Jean Louis R. Obomsawin. *Enregistrement de la traduction du New Familiar Abenakis and English Dialogues de Joseph Laurent*. s.d.